

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre! Si ce mot devenu proverbial peut trouver aujourd'hui une application légitime, c'est bien certainement à propos de la dernière mode.

Les beaux jours ont été si rares, depuis quelque temps, qu'il a fallu changer tout le programme des toilettes. Les étoffes légères, les garnitures vaporeuses ou ébouriffantes ont dû disparaître, — momentanément du moins, — comme n'étant plus de saison. Les tissus solides et les ornements calmes sont alors devenus les favoris du jour.

C'est à partir de ce moment que le galon s'est introduit dans la toilette, et le voilà maintenant qui règne en maître sur nous. Il se présente, au surplus, sous différentes formes : c'est le galon en tresse de laine dans toutes les largeurs, jusqu'à dix centimètres, et de toutes couleurs; le galon chevron, en soie grisaille, patronné par une des premières maisons de couture de Paris; le galon natté, en soie de toutes couleurs (blanche, noire, grise, bleue, etc.), si souple, si brillant, d'un emploi fort apprécié; le galon émail, celle d'or, d'argent, d'acier, tantôt en métal pur, tantôt mélangé de soie, dont on se sert beaucoup en ce moment pour garnir les vêtements du soir. Nous ne disons rien du galon perlé, et pour cause! On est saturé de perles par l'abus qu'on en a fait; laissons passer l'été; il sera toujours temps de revenir là-dessus, s'il y a lieu, l'hiver prochain!

Avec le large galon tresse, on entoure deux fois le jupon d'un costume, une fois le tablier ou la tunique, une fois la cuirasse, les manches et le vêtement additionnel. Rien de plus net, de plus posé que l'aspect d'une toilette de ce genre : c'est un ensemble très-parisien.

Les autres galons plus étroits servent à border, et puis on les pose les uns au-dessus des autres; on les place encore sur les bords de bandes en velours destinées à former une garniture plate; enfin on les dispose en échelle, en quilles pour plastrons

de corsage ou côtés de jupe. Ces galons s'emploient également de compagnie avec des ruches auxquelles ils tiennent lieu d'entre-deux : c'est une fort gracieuse manière de les utiliser; nous l'avons vue réalisée et nous en avons été ravie.

Certaines couturières, pour se distinguer sans doute, présentent aujourd'hui à leurs clientes une tunique moyen âge comme étant la « dernière nouveauté ». Nous croyons devoir avertir nos lec-

trices, pour qu'elles ne s'y laissent pas tromper, que ce vêtement est tout simplement la *blouse russe*. Nous avons assez parlé de celle-ci au moment de son apparition, et le journal, dans ses gravures, en a donné d'assez jolis modèles pour que personne ne l'ait oublié. Ajoutons que cette élégante tunique est en grande faveur auprès de la mode actuelle, ce qui s'explique par le temps exceptionnel que nous subissons, car ce n'est vraiment pas une toilette d'été. Le galon riche fait merveille, à ce propos; on en met sur toutes les coutures de la blouse en question, et l'on ne trouve même pas que ce soit assez!

Du galon aux franges il n'y a qu'un pas, et nous y voici. Les passementiers parisiens sont littéralement sur les dents : les commandes de franges assorties aux échantillons des costumes affluent de toutes parts! Il y a la frange simple dont personne ne s'occupe, la frange grelot, la frange à une, deux, trois bouffettes (et même davantage), si jolie et si coquette. La tête est pleine ou grillée. Souvent

celle-ci est faite en filet et si haute qu'on en forme un ou plusieurs tabliers d'un effet charmant. Enfin, la frange est passée dans nos mœurs avec presque autant d'opiniâtreté que le galon!

Le bouton de robe mérite aussi quelque attention. Citons entre autres nouveautés : le *Corozo*, bouton en corne de toutes couleurs assorties aux étoffes ou aux tresses, et le bouton coquillage, qui puise son succès dans son origine et son essence mêmes.

Voulez-vous quelques échos de la mer? Le tartan écossais s'y



P. N° 268. — COIFFURE GENRE LOUIS XV.

Modèle de M. H. de Bysterweld (rue du faub. Saint-Honoré, 5).

porte beaucoup en burnous arabe, avec franges et glands, pour le bain du matin. Mais lorsqu'il pleut, la capote *Moblot* a toutes les préférences; c'est l'imperméable du moment, qui remplace l'antique waterproof. Ce vêtement est, du reste, connu: c'est toujours la même houppelande de l'hiver passé, avec sa ceinture lâche derrière et ses deux rangées de boutons devant. Ce n'est pas beau, mais c'est commode, et tout le monde l'accepte, hommes, femmes et enfants.

La visite, qui est la véritable nouveauté de la saison, est quelquefois fort élégante, à preuve celle que porte en ce moment à Houlgate une de nos plus jolies Parisiennes. Cette visite, en drap gris cendre, est entourée de petits galons étincelle d'acier, avec une frange marabout de même nuance sur tous les bords. Cela forme un ensemble de ton d'un *foudu* et d'une douceur infinis. Le goût du jour, au surplus, est aux grisailles; partout les toilettes grises dominent, et il est de grande mode de border en diamantine — petit damier noir et blanc — ou en galon gris les volants et les bords d'un costume noir, bleu ou violet. Nous pouvons ajouter que les hommes suivent la même tendance: le pantalon à petit damier jouit, depuis un certain temps déjà, d'une faveur marquée.

En général, nous ne nous occupons que très-accessoirement de la coiffure, en tant que cheveux; c'est, en effet, à notre avis, une question trop individuelle pour que nous puissions donner un conseil opportun. Mais si la mode, à cet égard, prend une détermination marquée, nous nous empressons toujours de la signaler à l'attention de nos lectrices; c'est ainsi que, l'an passé, nous avons annoncé le catogan et les cheveux tombants. Voici maintenant ce qui se produit: les coiffeurs, grands amateurs de changement, relèvent de nouveau la coiffure, en diminuant le volume et y emploient moins de postiches. Cela, certes, part d'une excellente intention, mais nous ne saurions affirmer que ce bon mouvement réussisse; ce serait pourtant à souhaiter. Pourvu que la coiffure soit seyante, qu'importe le volume du chignon?

Nos lectrices trouveront, à la première page du journal, un joli modèle de coiffure qui répond parfaitement aux tendances actuelles et que nous leur recommandons encore à un autre point de vue: il n'en est pas qu'on puisse plus facilement exécuter soi-même.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 268.

COIFFURE GENRE LOUIS XV, convenant surtout à une jeune femme. — Pour l'exécution de cette coiffure, il faut friser légèrement une petite mèche destinée à s'éparpiller sur le front. On ondule ensuite une mèche de chaque côté de la raie frontale, puis on relève tous les cheveux sur le haut de la tête, à l'exception d'une large mèche dans le cou. Celle-ci, bien crépée à l'intérieur, est relevée en catogan à racines droites (catogan Louis XV). Avec les pointes des cheveux, on forme des coques à main levée; au besoin, on ajoute des mèches postiches.

G. N° 531.

TOILETTE DE CAMPAGNE HABILÉE. — Costume en batiste écrue et broderie anglaise, vu de face et de dos. — Jupon à courte traîne, entouré de volants plissés très finement; le dernier, qui a 25 cent. de haut, est fixé près des deux bords. — Tablier composé de bandes en batiste écrue, plissées à petits plis très plats, et d'entre-deux en broderie anglaise; dentelle semblable. — Corsage cuirasse composé, comme le tablier, d'entre-deux et de bandes plissées, ouvert en châle, avec dentelle en broderie sur tous les bords. Nœud de cravate assorti. — Les manches, conçues dans le même genre, sont terminées par deux volants: l'un en batiste plissée, l'autre en broderie.

Description de la planche coloriée n° 1243 C.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en taffetas et gaze roses. — Jupon à traîne, en taffetas, entouré d'un volant de gaze; cette gaze forme par derrière des coulisses et des bouillons dont le dernier en haut se termine par une tête ruchée. — Tablier en gaze très-drapée, se perdant dans les coutures de côté; un plissé en gaze, coupé au milieu par une guirlande de lierre, forme devant la tête du volant qu'il sépare ainsi du tablier. Un autre plissé, avec guirlande pareille, traverse le tablier en biais pour se fixer sur le côté dans le haut, d'où il retombe sur une garniture semblable longeant le tablier jusqu'en bas. — Cuirasse en taffetas, dont le bas de la basque se perd sous la gaze ruchée; plissé et feuilles de lierre autour des épaules; manches courtes et bouffantes, garnies d'une ruche dans le bas. — Pouff de roses sur le sommet de la coiffure et rose perdue dans le bas derrière l'oreille. — Bas de soie de couleur chair, à coins brodés rose. — Souliers Louis XV en soie rose, avec barrettes brodées de feuilles vertes.

2. Costumes en taffetas et gaze bleus. — 1. Jupon à traîne, en taffetas, recouvert de plissés « à la paille » et de bouillons alternés. — Tunique en gaze, drapée devant pour former un tablier court, et ainsi maintenue par une écharpe en ruban bleu. Celle-ci, après avoir formé un nœud avec un seul pan, fixé à la ceinture devant, entoure et resserre la tunique en pouff avec nœud et pan sur le côté. — Corsage en taffetas, à pointes devant et derrière, où il est lacé. Berthe en gaze bouillonnée et plissée dans le haut, bordant les épaules; manches courtes semblables et bouquet de marguerites des champs. — Touffe de marguerites avec feuillage dans le haut de la coiffure; cache-peigne pareil pour le bas. — Bas de soie de couleur chair, à coins brodés de soie bleue. — Souliers Louis XV en soie bleue, avec barrettes brodées de marguerites.

ECHOS DE LA MODE

Que vont devenir, dit la *Vie parisienne*, les toilettes légères que l'on emporte aux eaux? Il fait froid et il pleut.

Quelques femmes s'habillent quand même: passion de la toilette, habitude de l'élégance. Voici donc quelques toilettes notées d'après nature:

Une jupe de faille grise tout unie, garnie au bas de trois galons de soie pâle; par dessus, une polonaise en cachemire boutonnée de côté et entourée de trois mêmes galons. Sur la tête, un petit feutre avec un voile gris.

Une autre, en blouse de toile mordorée, brodée de fleurs bleues, ajustée derrière et flottante devant, avec deux rangées de boutons et le chapeau du pays: une galette imperméable à la pluie et au soleil, avec une petite calotte basse entourée d'un ruban de soie bleue quadrillé de velours noir, et quatre rubans tombant de côté comme des oreilles de chien.

C'est très-joli et très-seyant; il n'y a qu'un défaut: c'est lourd et fatigant à porter; mais que ne souffre-t-on pas pour avoir quelque chose de nouveau!

Une femme est en robe marron, avec de petits volants depuis le haut jusqu'au bas; dessus, un tablier écossais écu et marron. Le petit paletot écossais et les manches marron, et sur le front un petit chapeau avec un grand voile jaune, servant de nid à un gros oiseau rouge aux ailes noires. Une longue jupe grenat en faille est ouverte de côté, laissant passer deux plissés de mousseline dans toute la longueur de la jupe.

Enfin, une grande femme est enveloppée dans un cachemire des Indes.

La mode des tuniques-tabliers agonise. Applaudissons, car ce genre de costume produisait le plus souvent un effet tout à fait anormal. Tandis qu'il resserrait les jambes devant, au point de rendre la démarche gauche ou brusque, parce que tous les mou-

vements étaient accusés, il bouffait en plis ridicules sur les manches.

Par le bel été de pluie dont nous jouissons, le vêtement à la mode par excellence pour les femmes est le *waterproof*. L'importance de ses services croissant jusqu'à l'obliger à un usage journalier, on a dû s'ingénier à rendre le *waterproof* à la hauteur de sa mission. L'imagination de nos grandes élégantes aidant, on est arrivé à faire, de ce vêtement contre la pluie, une merveille de luxe et de confortable.

On le confectionne en étoffes imperméables qui ont tout le luisant de la soie et toute l'imperméabilité du caoutchouc. Tout un système de poches permettant d'abriter contre l'averse les mille colifibets à l'usage des femmes, — l'ombrelle, l'éventail, — s'y trouve adapté avec un art parfait. Enfin, suprême détail, un capuchon, qui se redresse au moyen d'un ressort sur la tête de la promeneuse, vient lui permettre de préserver à volonté son chapeau des gouttes de pluie sans en froisser les fleurs ni les garnitures.

En temps ordinaire, ce capuchon mécanique repose sur les épaules le plus moelleusement du monde et ne laisse rien deviner des ressorts qu'il cache en ses plis.

C'est la commodité dans l'élégance à sa plus haute expression.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Les rois sont comme Guzman : ils ne connaissent pas d'obscurité. Habités aux orages de ce monde, ni le tonnerre ni la pluie ne les arrêtent dans leur villégiature. Ils vont et viennent à travers l'Europe, au jour dit, comme si le baromètre était au beau fixe, et, en dépit des déluges qui nous accablent, se rendent aux eaux et aux bains de mer comme si l'été rayonnait de tous les feux du soleil.

Le sultan de Zanzibar avait à peine fait son entrée dans Paris, qu'on annonçait déjà l'arrivée d'un nouveau souverain. — S. M. Léopold II, roi des Belges, était attendu à l'hôtel Bristol, d'où il devait, après deux ou trois jours passés à Paris, se rendre à Vichy. La reine Marie-Henriette serait dans l'intention de venir rejoindre le roi, à Vichy, vers la mi-août, et de repasser alors avec lui à Paris où tous deux séjourneraient une semaine; rien toutefois n'est encore définitivement arrêté quant au voyage de la reine.

La rage de notre époque d'appliquer à tout la vapeur, — d'être arrivé, pour ainsi dire, avant que d'être parti, — a fait disparaître une foule de choses qui constituaient jadis les petits plaisirs de la vie. Voyez, par exemple, ce qui se passe aujourd'hui pour une arrivée de souverain.

Il n'y a pas bien longtemps encore, la présence d'un prince aussi exotique que le sultan de Zanzibar eût été un événement pour les salons de Paris. Celui qui eût approché de près l'auguste voyageur eût été considéré comme un mortel aimé des dieux, et dont la fortune est digne d'envie. De maison en maison, toute la semaine, il n'eût pas fait une visite, pris le thé chez une marquise du faubourg Saint-Germain ou une banquière de la Chaussée-d'Antin, sans qu'on lui fit faire son feuillet oral sur le noble visiteur de la France. Il eût dû raconter l'homme et ses coutumes, ses habitudes, ses mœurs, sa façon de parler et de s'asseoir; on ne lui eût fait grâce ni d'un geste, ni d'un bouton de guêtre.

Le favorisé narrerait tout ce qu'on voulait, et, chacun piquant

sa note dans son récit, tout le monde y trouvait un plaisir extrême. C'était un aliment pour la conversation, un prétexte à faire de l'esprit, un thème à érudition géographique. Paris vivait huit jours sur l'arrivée d'un prince étranger.

A présent, on a changé tout cela. Le journal a remplacé le causeur. Le sultan de Zanzibar avait à peine mis le pied sur le débarcadère de la gare du Nord, que la France entière était informée, dans les détails les plus menus, de tout ce qui se rapportait à sa personne et à son empire. Rien n'était omis ni oublié.

Le dimanche, Sa Hautesse est allée faire visite, à Versailles, au Président de la République et à M. le duc d'Audiffret-Pasquier; de là, il a assisté aux grandes eaux. Dès le soir, Paris était informé de l'émerveillement du souverain devant les jets d'eau du bassin de Neptune, et de tous les incidents de sa promenade dans « le parc du grand roi. » Même jeu, le lundi, pour la représentation du Cirque, à laquelle il assistait. En se réveillant, le lendemain, la France entière savait le nombre des poignées de main distribuées à MM. Franconi père et fils par Sa Majesté zanzibaresque. La causerie n'avait plus rien à faire là. Le reportage avait détruit son canevas et défloré ses broderies.

Il viendra un temps, où à force de vouloir être informé sur l'instant même, le télégraphe tuera le journal comme celui-ci a tué le causeur. La dépêche remplacera l'article de la gazette. Vingt mots suffiront à tout. Après avoir été le peuple le plus spirituel de la terre, le Français en deviendra le peuple le plus pratique.

Qu'on applaudisse à cet avenir, si l'on veut. Pour moi, j'estime que la France pourrait bien perdre tout ce qui formait son attrait à s'américaniser ainsi à outrance.

BACHAUMONT.

VENTE AUX ENCHÈRES

La grille d'entrée est restée fermée sur la route, et les pelouses les charmilles, la petite rivière qui vient là de dix lieues, entre les baumes et les absinthes de ses bords, sont cachées dans leur retraite et leur solitude de deuil.

Mais on a ouvert toutes les persiennes du château, et c'est d'un aspect singulier, car celle qui vient de mourir dans cette maison avait, à cause de son grand âge, borné sa vie à quelques pièces retirées, à sa chambre, au boudoir, au salon, où elle se tenait le plus souvent dans la fraîcheur des rideaux baissés. Cela faisait une maison close, assoupie, muette, où le mouvement ralenti d'une existence qui s'en allait doucement vers l'éternel repos était à peine distinct.

Aux vacances seulement, on entendait des cris d'enfants, des bruits de roues, et il y avait des allées et venues à la gare dans les voitures remisées tout le reste de la saison, mais égayées alors d'ombrelles claires, de longs voiles de gaze, de tout ce flottant des toilettes d'été, qui se prend, s'agite, s'étale à la rapidité de la course.

La vente est installée à côté de la ferme, au milieu d'une cour pleine d'herbe, ombragée de hauts noyers, et que les murs des écuries en briques roses, le pigeonnier escaladé d'une énorme glycine, entourent et animent.

Il fait très-chaud, le crieur élève la voix dans un bourdonnement confus; car il est venu beaucoup de monde de loin en voiture, et tous les gens du pays sont groupés autour de la table. Les meubles dispersés au hasard mêlent leurs couleurs ternes et leurs contours démodés. Combien parmi eux n'ont pas vu le soleil depuis cinquante ans! Les cuivres étincellent toujours, mais les tapisseries sont pleines de tons évanouis; les rubans des houlettes ont l'air d'avoir trempé dans un fleuve

du Tendre; les roses n'ont plus de boutons, les branches plus de feuilles, et les sourires des petits personnages, vagues parmi le coloris passé de leur teint, s'effacent dans des yeux sans rayons et des joues sans fossettes.

On voit là des meubles de tous les temps, une élégance renouvelée à toutes les modes: des guéridons Empire et des bonheur-du-jour, des chiffonniers de bois des îles et des bibliothèques doublées de vert, puis de longs rideaux ayant à tous leurs plis, vrais rideaux de maison d'été, des bandes plus pâles, la marque du soleil.

Dans ce déplacement, cette déroute, les meubles Louis XV s'étonnent de sentir le sable sous leurs pieds dorés au lieu du velours étouffé des tapis, et au-dessus d'eux, en guise de plafond peint et enguirlandé, l'air vif, où les parfums musqués de leurs tiroirs ouverts s'évaporent et s'éteignent. Tout cela, en place dans les hautes pièces du château, avait encore une apparence de luxe âgé; ces différentes dates de l'ameublement disparaissaient à cause de l'ancienneté du logis; en pleine lumière, parmi la verdure toujours jeune, c'est triste, presque laid. Une corbeille à ouvrage, des vases à fleurs où l'eau a laissé une marque, des livres à tranches rouges mêlent une intimité mélancolique à ce dispersément de ce qui fut une vie, une habitude du regard. On sent que tous ces objets sont posés de travers, prêts à partir; d'ailleurs, la maison est déjà vendue, impatiente qu'on la débarrasse de toute ces vieilleries qu'on disperse au vent, — la poussière du passé, — et les glaces, incrustées au mur, solitaires dans les pièces vides, sans un reflet de tout ce qui s'est miré en elles, sont toutes prêtes pour d'autres images.

Adjugé! adjudgé! Le salon se partage entre quatre acquéreurs; un paysan a pris un fauteuil, les chaises se retrouveront aux chambres de l'auberge, le reste part à vingt lieues. Les candélabres qui accompagnaient les pendules en sont violemment séparés; tout se dédouble, se dépareille; aucune pitié ne s'élève devant cette tristesse des choses. Adjugé!

Avec la voix du crieur, on entend roucouler les tourterelles sous les profondeurs des charmilles, et la rivière s'égoutter dans la vasque de pierre des étangs. Les paons se promènent à la crête du mur en jetant leurs grands cris d'orage, et tout au bout du parc, les bancs de pierre, couverts de mousse comme les arbres et plantés au sol comme eux, se chuchotent l'un à l'autre des secrets du temps passé.

Pendant toute la chaleur du jour, la vente continue. Après les meubles, la vaisselle, les services d'apparat, les cristaux chiffrés et blasonnés, le dessert en vieux Rouen; il y a sur la table l'entrechoquement bavard qui précède un grand festin, les verres sonnent et les petites tasses décorées ont à leurs bords des félures vivantes, une marque d'usage, l'attendrissement des objets qui ont beaucoup servi. Adjugé!

Puis c'est le tour des pendules. Parmi elles, beaucoup se sont tuées dès longtemps dans la solitude des chambres inhabitées, mettant ainsi leur silence en rapport avec l'ombre des volets fermés. Laquelle a sonné l'heure suprême de la mort? Est-ce cette pendule de l'Empire? cette nymphe aux ailes de papillon qui fuit sur un char des Jeux olympiques? ou ce monument à marches et à colonnettes, lourd de cuivre, recouvert d'un globe? ou ce bijou Louis XVI tout en marbre nuancé avec son cadran d'émail, dont le large balancier assourdit et semble ralentir le travail pressé des minutes?

Ce qui est certain, c'est que rien ne dit la fin d'une vie comme l'absence du temps dans ces horloges diverses: on croirait qu'elles ont toutes renoncé à le suivre, et que, plus ou moins lassées, elles se sont arrêtées à différentes étapes, marquées par l'aiguille sur le cadran des heures. Adjugé! adjudgé!

Maintenant la vente se déplace, s'installe sur le grand perron. Aux enchères les plantes en caisses, les orangers, les grenadiers, les lauriers: au soleil de juillet, les arbustes frileux embaument,

et les abeilles, les sphinx, pareils à des oiseaux-mouches, volent autour des crieurs; les grenadiers ont des fleurs lourdes éclatantes, où se devine le fruit rude d'écorce et ruisselant de pourpre. Les lauriers ont le goût amer, et leurs corolles d'un rose indécis font songer à quelque saveur falsifiée. Adjugés les cactus, les yuccas, les dracœnas, et la serre vitrée où courent les treilles de muscat déjà dorées et mûres!

Adjugés les caisses vertes, les pailis pour les gelées, et toutes ces plantes microscopiques, ces tiges menues et grêles, montant de la terre de bruyère sans la moindre promesse d'une pousse ou d'une feuille verte!

Maintenant, c'est fini; il n'y a plus rien à vendre que ce qui vit encore dans la basse-cour ou sous les arbres. Adjugés les nids de tourterelles légèrement bâtis à la jointure des branches de lilium, les fauvettes du bord de l'eau, les pies nichées aux peupliers et les rossignols égrenant au printemps, dans les lierres humides des bois, leurs chants en perles limpides! Adjugé le hamac tendu sous les branches, la barque amarrée au vieux saule, — et les longs jours d'été qui se lèvent blancs de rosée au caquettement des poules et se couchent dans les gazouillements infinis des hirondelles, le vol poussiéreux des moucherons, avec des sons flottants d'Angelus et des bruits de roues attardées aux ornières des grandes routes.

J. V.-P.

LA CUISINE SOUS LOUIS XIV

Voici un curieux et instructif fragment d'une comédie de Quinault intitulée: *le Maître étourdy*, et qui fut représentée en 1634.

La scène se passe entre le jeune et « étourdy » Cléandre qui veut donner à souper à la dame de ses pensées, et le traiteur Carpalin, lequel tient boutique de ce qui se mange et se boit à l'enseigne de la Tête-Noire.

Comme moyen comique, l'auteur fait débiter à Carpalin la carte des mets de sa maison; et cette nomenclature, longue à dessein, devient pour nous un document à recueillir sur l'état de la cuisine française au temps de Louis XIV.

Bien des plats, comme on va le voir, sont oubliés aujourd'hui. Mais, par un archaïsme sensuel, il ne serait pas impossible d'en faire revivre la recette.

Les curieux, les érudits de la table accueilleront peut-être avec satisfaction: le hachis de chapon au raisin de Corinthe; la pistache en ragoût; le potage d'éperlans et de navets; le palais de bœuf au jaune d'œuf, etc. Ce serait à voir!

Mais sur ce, laissons parler nos gens.

CARPALIN.

Monsieur, assurément, c'est à la Tête-Noire
Que les honnêtes gens s'arrêteront pour boire.

CLÉANDRE.

Ce n'est pas pour le vin que je m'arrête ici.
Avez-vous à manger?

CARPALIN.

Nous en avons aussi.
Nous fournissons des mets, et des plus délectables,
Qui se peuvent servir sur les meilleures tables;
Des potages bien faits et bien assaisonnés.

CLÉANDRE.

Il en faudra quelqu'un.

CARPALIN.

Et des mieux mitonnés,
De pigeonneaux farcis, de volailles bien faites,
Avec des champignons, bêtifs, andouillettes,

Cardes, marrons, pignons, et fins palais de bœuf,
Couronnés de citron, grenade et jaune d'œuf.

CLÉANDRE.

C'est assez.

CARPALIN.

S'il vous plaît, nous aurons bien l'adresse
D'en faire au riz de veau, d'en faire à la princesse;
Bisque et potage ensemble, avec des pigeonneaux,
Avec poulets de grain, caillies et cailloteaux.

CLÉANDRE.

Il n'en faut qu'un fort bon.

CARPALIN.

Si vous en voulez quatre,
Ce n'est rien que du prix dont il faut se débattre,
Vous serez bien servi; jamais l'Écu-d'Argent
N'a vu de potager qui soit plus diligent,
Qui sache assaisonner d'une meilleure sorte.
J'ai des bras, Dieu merci, qui n'ont pas de main morte.

CLÉANDRE.

Vous avez quelqu'entrée ?

CARPALIN.

On l'entend bien ainsi.
Hachis, langues de bœuf et boudins blancs aussi;
Des poulets fricassés, avec la sauce blanche;
Quelques pieds de mouton, du jambon mis en tranche,
Une capitade, une croûte de pain.

CLÉANDRE.

C'est trop !

CARPALIN.

Ce n'est pas trop pour éveiller la faim.
Pour rôti nous avons chapon gras et poulardes,
Gelinotes, faisans, tourtes, perdrix, outardes,
Grives, canards, vanneaux, sarcelles et ramiers,
Bécassiers, courlis, halebrons et pluviers.

CLÉANDRE.

Finissez ce récit, mon maître, je vous prie !

CARPALIN.

L'on ne manque de rien dans cette hôtellerie ;
S'il faut des entremets, un hachis de chapon
En raisin de Corinthe, avec jus de mouton ;
Un bassin d'ortolans, quelqu'autre de gelée,
La pistache en ragoût, l'amande rissoyée...

CLÉANDRE.

Il n'en faudra pas tant !

CARPALIN.

Si vous voulez du fruit,
J'ai tout ce que de bon la Touraine produit.

CLÉANDRE.

C'est assez ! c'est assez ! ce long babill me tue ;
Je ne demande point de chère superflue.

CARPALIN.

Si vous voulez traiter quelque jour de poisson,
Nous en accommodons de plus d'une façon.
Nous pourrions vous donner pour le premier service
Potage de santé, potage d'écrevisse,
Potage de pois verts, d'éperlans, de navets,
D'oignons, de tailladins, de riz et de panais ;
Saumon, brochet, turbot, alose, truite et sole,
Soit frits, au court bouillon, en ragoût, casserole,
Saumonés ou rôtis.

CLÉANDRE.

C'est pour un autre jour !

CARPALIN.

Nous y pourrions mêler quelques pièces de four ;
Œufs filés, œufs mignons, champignons à la crème,
Laitances en ragoût.

CLÉANDRE.

Sa longueur est extrême !

CARPALIN.

Ramequins et beignets, artichauts fricassés,
Gelée et blanc-manger.

CLÉANDRE.

C'est assez ! c'est assez !

Parlons pour le présent.

CARPALIN.

Monsieur, c'est pour vous dire
Qu'entre les cabarets, le mien n'est pas le pire !

On remarquera ce mot « cabaret » qui était alors à l'usage des « gens de qualité », et qui n'avait pas pris encore le sens bas qu'on lui a attribué depuis. Au dix-huitième siècle, on disait déjà « le traiteur ». Aujourd'hui, lorsqu'on se sert de l'expression « diner au cabaret », c'est par antiphrase, par dérision, pour dire : diner dans un restaurant luxueux et à la mode.

L. S.

THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Pendant qu'une dizaine de théâtres jouissent des loisirs qu'ils se sont généreusement octroyés, et que les autres vivent de reprises qui nous font remonter jusqu'au déluge, ou peu s'en faut, le Gymnase donne ce louable exemple de faire cont' mauvaise saison bon cœur. Un drame nouveau en trois actes, de MM. Dion Boucicault et Emile de Najac, occupe son affiche, sous ce simple titre : *Lea*.

Le Gymnase était accusé, depuis quelques années, d'abuser de l'adultère ; il a jugé à propos de varier nos plaisirs, et la bigamie a enfin son tour. *Les Deux Comtesses* étaient l'histoire d'un bigame malgré lui ; *Lea* nous retrace les tribulations d'un bigame sans le savoir.

A vrai dire, on ne s'expliquerait pas bien que l'Ambigu ait été frustré de cette sombre production, ni qu'elle ait trouvé asile au Gymnase, si le rôle traditionnel du traître n'était augmenté de quelques traits empruntés à *Monsieur Alphonse*.

Ce drame gagne, du reste, à être joué par Mlle Tallandiera, MM. Achard et Landrol, et Mme Fromentin.

CHATELET. — C'est de ce côté que fleurissent les reprises ! Tandis que le théâtre « Historique-Dramatique-Lyrique » passe de la *Tour de Londres* à celle de la Bastille, — je veux dire à *Latude*, — le Châtelet ressuscite l'antique *Perrinet Leclerc*, et avec lui tout naturellement Charles VI, Isabeau de Bavière, le connétable, et tous les Bourguignons avec les Armagnacs. L'excuse de cette réédition est que le drame va vite et que le succès est au bout.

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS. — Costume de toile grise. — Juppon court, monté à plis couchés derrière, et plat devant. — Corsage russe ; ceinture de ruban marron, nouée derrière, à larges coques et pans. — Casaque pardessus, fermée dans le haut par deux ou trois boutons, avec grand écart du bas. Ce vêtement forme de longs pans carrés devant et une basque carrée

derrière. Col marin, parements aux manches et poches sur les côtés, avec liséré marron sur tous les bords et boutons marron.

2. PETIT GARÇON DE 7 A 9 ANS. — Costume en drap feutre léger. — Panta-



1. Petite fille de 3 à 7 ans.

lon demi-collant, fixé au genou par des boutons et boutonnieres alignés sur les côtés. — Gilet montant, bordé de noir. — Veston demi-ajusté, fermé devant par un seul bouton à partir duquel les devants forment un écart.



2. Petit garçon de 7 à 9 ans.

Poches sur les côtés; revers dentelés sur les coutures de dessous de bras. Parements aux manches, bordures et boutons noirs.

3. PETITE FILLE DE 3 A 5 ANS. — Costume en mousseline de laine gris poussière. — Jupou court, monté à gros plis tuyaux derrière, garni devant d'une échelle de plis formant tablier et encadrée de chaque côté par deux

petits rouleautés en faille assortie. — Corsage montant (on n'en aperçoit que le haut) à petites basques fendillées et ornées de même. — Casaque demi-ajustée, fermée par un seul bouton, avec écart dans le bas des devants.



3. Petite fille de 3 à 5 ans.

Col et revers dans le haut, et parement aux manches; même garniture de faille sur tous les bords.

4. PETITE FILLE DE 7 A 8 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupou entou-



4. Petite fille de 7 à 8 ans.

ré de deux volants en broderie anglaise, exécutée en coton blanc sur toile bleue. — Casaque longue et demi-ajustée, avec manches rondes, garnie sur ses bords d'un volant brodé sur toile bleue. Col montant en pareil.



Julia Dav...
LE
Couture et Tailleur's Spall



1245°

Jules David

Leroy imp r des Marais, 66

Ad. Coubaud & Fils Ed^{rs} Paris

Demain

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Coubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N. 531. — DESCRIPTION, PAGE 362.



TOILETTE DE CAMPAGNE HABILÉE

Modèle de la maison Costadau (23 et 27, rue des Jeûneurs).

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

— N'insulte pas mademoiselle Caroline, fit gravement l'ami de Gustave ; ce n'est pas le fait d'un homme d'honneur de chercher à rabaisser une femme parce qu'elle a repoussé sa recherche. D'ailleurs cette jeune fille est respectée de tous, et avec raison. Si toi-même tu n'étais pas en ce moment aveuglé par la vanité blessée, peut-être conviendrais-tu que ce que tu appelles un indigne manège de coquetterie n'était en réalité qu'un enfantillage, bien pardonnable à une jeune fille qui d'ailleurs ne pouvait soupçonner la gravité de la démarche que tu tentais auprès d'elle.

— Tiens ! ne m'en parle plus ! s'écria Gustave avec une violence extrême, je ne veux plus la voir, je ne veux plus y penser ! Je ne l'aime plus ! Je la déteste ! Oh ! pourquoi suis-je venu ici ?

— Tu vois bien que tu l'aimes encore, fit doucement Laurent. Je ne sais quel pressentiment me dit que tu ne lui es pas aussi complètement indifférent qu'on pourrait le croire d'après la manière dont elle t'a fait ses adieux. Seulement vous êtes deux enfants, et, faute de vous comprendre, tu vas partir désolé pour l'Europe, tandis qu'elle restera ici, tout aussi désolée peut-être ! Mais j'y songe, ne viens-tu pas déjeuner ? Voilà une occasion toute trouvée pour vous réconcilier.

Gustave déclara qu'il n'avait pas faim et il s'abstint de paraître au déjeuner, pendant lequel mamzelle Nini se montra si gaie et d'humeur si bavarde, qu'elle eut à subir plusieurs observations de la part de son grand-père, et que Laurent, fidèle à sa manie d'observation, se dit :

— Gustave avait raison, elle paraît excessivement gaie ; elle le paraît trop pour que cette gaieté ne soit pas un tant soit peu affectée.

Mais Gustave avait exigé de son ami la promesse formelle qu'il ne tenterait aucune démarche auprès de Caroline, et le peintre, qui avait encore sur le cœur l'indigne accusation portée contre lui, évita même d'adresser la parole à la jeune fille.

Quoiqu'il prétendit posséder un remarquable talent d'observation, la science de Laurent était, pour cette fois, en défaut. La gaieté de Caroline n'était nullement affectée. En dépit de l'espèce de brouille survenue entre elle et Gustave, en dépit de leurs adieux cérémonieux, la jeune fille se sentait le cœur plein de joie. Depuis la conversation du matin, elle avait cessé de croire à l'indifférence de Gustave, et depuis ce moment aussi elle trouvait moyen d'expliquer favorablement toutes les actions du jeune homme. La manière presque impolie dont il lui avait parlé, l'annonce de son prétendu départ, son refus de paraître au déjeuner, étaient, aux yeux de Caroline, autant de preuves évidentes de son amour pour elle. Le lendemain, ou peut-être le même jour, il viendrait donner, soit à M. Servan, soit à sa petite-fille, une explication satisfaisante de sa conduite. Cette explication, on l'accueillerait assurément, mais pas avec trop d'empressement, pensait mademoiselle Nini. Il convenait de lui faire un peu expier la comédie d'indifférence qu'il avait jouée d'abord, et qui, à en juger par le ressentiment qu'elle en gardait, avait été pour la jeune fille plus pénible qu'elle n'aurait voulu en convenir.

Les conseils de la nourrice étaient, on le voit, complètement oubliés ; mais la bonne humeur de Caroline ne pouvait échapper à l'attention de Maria. La négresse, qu'on se gardait bien de consulter, marmottait entre ses dents, tout en allant et venant par la chambre, toutes sortes de compliments peu flatteurs à l'adresse des messieurs de Paris qui venaient exprès de si loin pour troubler la tranquillité des honnêtes gens, et qui feraient bien mieux de rester chez eux.

— Nourrice, lui dit Caroline, qui, malgré sa joyeuse préoccu-

pation, avait fini par saisir au passage quelques-unes des paroles débitées par Maria ; nourrice, pourquoi détestes-tu à ce point M. Gustave ? Je t'assure que, s'il devenait jamais mon mari, il ne serait pas un mauvais maître pour les noirs de l'habitation.

— La ! j'en étais sûre ! Voilà pourquoi j'avais si peur ! s'écria Maria, joignant les mains d'un air de profonde consternation. Voyez-vous, petite mamzelle, vous ne dites plus maintenant qu'il ne vous aime pas, ce beau monsieur ! Vous savez bien qu'il vous aime, n'est-ce pas ?

Caroline se prit à sourire.

— Quand cela serait, dit-elle, voudrais-tu donc, nourrice, m'empêcher de me marier ?

— Non, oh ! non, petite mamzelle ! reprit Maria avec conviction ; s'il vous aimait de tout cœur, ce monsieur, je serais contente. Mais je suis sûre qu'il le dit seulement, et qu'au premier jour il s'en retournera à Paris, où il ne pensera plus à vous !

Malgré la disposition de Caroline à tout interpréter sous un jour favorable, ces derniers mots lui rappelaient trop bien les adieux qu'elle avait échangés le matin avec Gustave pour ne pas l'impressionner péniblement. Sans répondre à sa nourrice, elle quitta la chambre et alla rejoindre son grand-père qui, après avoir en apparence terminé sa sieste, trouvait moyen de la prolonger encore sous le prétexte de lire les journaux qu'il tenait à la main pendant des heures entières sans en lire dix lignes et sans en comprendre une seule.

— C'est toi, petite, fit-il, en ouvrant les yeux au bruit léger des pas de la jeune fille. As-tu fait prendre des nouvelles de M. Gustave ? On m'a dit, je crois, à l'heure du déjeuner, qu'il était malade. Ce n'est rien de grave, j'espère ? J'en serais désolé ; ce jeune homme est vraiment fort aimable.

— Soyez tranquille, grand-père, la maladie de M. Gustave n'est pas dangereuse, répondit Caroline en souriant. Ce soir ou demain il sera complètement guéri. Vous trouvez donc M. Gustave aimable, bon-papa ?

— Oui, en vérité, il est poli, prévenant ; sa conversation est agréable, sa société me convient beaucoup, je suis enchanté de le voir ici.

— Pourtant, hasarda Caroline, il ne peut pas rester toujours avec nous ; peut-être vous ennuierez-vous un peu quand il sera parti ?

— Non, vraiment ? il ne peut rester avec nous ? Ah ! Et pourquoi, s'il vous plaît, mignonne ? demanda le vieillard que cette réflexion parut impressionner désagréablement.

— Sans doute ! il n'est pas votre parent, il ne fait pas partie de notre famille. C'est le neveu du capitaine Morel ; quand son oncle retournera en Europe, il faudra bien qu'il l'accompagne.

— Oui, vraiment, tu as raison, mignonne ; il faudra bien qu'il l'accompagne ! reprit le vieillard répétant lentement ces derniers mots comme pour en mieux apprécier toute l'importance. C'est dommage, en vérité ; je le regrette infiniment ; je m'ennuierai un peu quand il sera parti.

Laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il parut s'absorber dans une profonde méditation.

— Il y aurait bien un moyen de le faire rester avec nous, murmura Caroline en hésitant.

— Quel moyen ? Dis-le donc vite, mignonne ! fit avec empressement le vieillard, sortant tout à coup de l'espèce d'assoupissement où il était plongé.

— Ce serait, reprit Caroline observant sournoisement la physionomie de son aïeul, ce serait s'il devenait votre fils en devenant mon mari.

M. Servan se mit à rire de tout son cœur, comme si on lui eût dit la chose du monde la plus bouffonne. Puis, quand cet accès de gaieté fut calmé, il dit à sa petite-fille, très-surprise et un peu inquiète :

— Tu plaisantes, mignonne ! Est-ce que les petites filles comme

toi doivent songer à se marier? Dans quelques années d'ici, peut-être pourra-t-il en être question. En attendant, mamzelle Nini, occupez-vous de vos rubans et de vos broderies, ce sera, croyez-moi, beaucoup plus convenable.

M. Servan parlait d'un ton de bonne humeur et riait encore de ce qu'il considérait comme une plaisanterie d'enfant gâtée; mais Caroline semblait peu satisfaite du résultat de sa communication.

— Cependant, grand-père, dit-elle, j'ai bientôt vingt ans, et la plupart des jeunes filles se marient avant cet âge.

— Vingt ans! répéta M. Servan qui parut très-surpris. Est-il possible? Mais, oui, vraiment, tu auras vingt ans dans deux mois. Comme le temps passe! Je me souviens du temps où nourrice Maria t'apportait dans ses bras pour que je te donne ta leçon de lecture. Il me semble que c'était hier. Mais alors, tu as raison, mignonne, il faut te marier. Tu parlais de ce M. Gustave; est-ce qu'il te plairait? Nous le connaissons bien peu, mon enfant; le mariage est une chose sérieuse, il convient de ne pas s'engager à la légère. Bonne-moi les lettres de recommandation que le capitaine Morel m'a apportées de Rio. Je veux les relire.

Au moment, croyait-il, d'assurer l'avenir de Caroline, la tendresse sans bornes que M. Servan avait pour sa petite-fille semblait ranimer son intelligence engourdie et donner à son esprit une lucidité qu'il n'avait pas eue depuis longtemps.

Il s'occupa pendant plus d'un quart d'heure à lire les lettres que lui avaient adressées, pour lui recommander le capitaine Morel, plusieurs des personnages les plus respectés à Rio. De temps en temps il interrompait sa lecture pour exprimer son approbation. L'une de ces lettres surtout parut le frapper beaucoup. On y parlait du dévouement avec lequel le capitaine avait adopté Gustave, et de la manière dont le jeune homme avait répondu aux soins généreux de son oncle, non-seulement en entourant celui-ci de respect et d'affection, mais en se montrant digne de lui par une conduite parfaitement honorable.

Cette lecture, faite avec une profonde attention, était, pour les facultés affaiblies de M. Servan, un travail des plus pénibles. Aussi, la fatigue s'emparant de lui, fut-il bientôt hors d'état de continuer sa lecture. Caroline essaya en vain de rappeler ses idées fugitives, il ne la comprenait plus; et après lui avoir demandé si le château de cartes qu'il avait construit ce jour-là était réussi, il finit par s'assoupir de nouveau.

La pauvre Caroline, qui s'était donné tant de mal pour intéresser son aïeul à ce qui la préoccupait, voyait ainsi ses espérances détruites aussi facilement que les fragiles édifices élevés par M. Servan et qu'un souffle suffisait à renverser.

Elle épia avec anxiété le réveil de son aïeul. Mais tout ce qui avait été dit s'était, pendant le sommeil, effacé de la mémoire du vieillard, et sa petite-fille se préparait à recommencer l'entretien lorsque Gustave parut dans le salon.

Le jeune homme avait l'air grave et quelque peu contraint. Il parut vivement contrarié en trouvant Caroline avec son grand-père.

Celle-ci s'en aperçut; fidèle à son système d'expliquer tout en bien, elle supposa aussitôt que M. Morel désirait être seul avec M. Servan pour demander à celui-ci la main de sa petite-fille.

— Désirez-vous que je me retire, monsieur Gustave? dit-elle en souriant, sans plus se souvenir de la brouille du matin que si elle n'eût jamais existé.

— Est-il possible d'être si fausse avec un regard si candide, un sourire si gracieux? Et dire que c'est là seulement un odieux manège de coquetterie! pensa Gustave qui répondit froidement:

— Nullement, mademoiselle. Je serais désolé, au contraire, que ma présence vous dérangerait en quoi que ce fût. Je venais seulement prendre congé de M. Servan et le remercier de l'hospitalité qu'il a bien voulu me donner, hospitalité dont j'ai abusé, je le crains.

Mamzelle Nini laissa échapper un mouvement d'impatience causé par cette maladroitte allusion à la brouille du matin, et M. Servan répondit avec sa courtoisie habituelle:

— Vous nous quittez, M. Gustave? Vous retournez à Rio? J'en suis vraiment désolé. Mais vous ne tarderez pas à revenir, n'est-ce pas?

Caroline aurait bien voulu en ce moment pouvoir quitter la chambre, car son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'on ne l'entendit.

— Je ne reviendrai jamais! fit Gustave détournant la tête pour ne pas voir mademoiselle Nini. L'*Atlantique* part dans huit jours, et puisque l'espoir auquel je m'étais follement laissé aller ne peut se réaliser, je désire m'éloigner le plus tôt possible. Recevez de nouveau mes adieux, mademoiselle, ajouta-t-il en tendant la main à Caroline.

Ainsi, c'était donc vrai? Ce départ que la jeune fille avait pris pour une fable était une triste réalité! Gustave parlait d'un espoir qui ne pouvait se réaliser; quel était donc cet espoir dont il ne lui avait jamais rien dit?

Elle se leva pour lui donner la main et aussi pour lui demander l'explication de ses paroles.

Mais ses lèvres tremblantes ne purent articuler un seul mot, et lorsque, plus blanche que sa robe blanche, elle voulut mettre sa petite main dans celle que Gustave lui tendait, la pauvre enfant chancela, puis tomba sans connaissance dans les bras de son grand-père.

M. Servan poussa un cri terrible et leva la main droite comme pour éloigner le jeune homme, qui, désespéré, s'élançait vers Caroline.

Au cri poussé par le vieillard, la nourrice Maria, tous les nègres qui se trouvaient aux environs de la grande case et le peintre Laurent étaient accourus.

— Mamzelle Nini se meurt! dit une voix.

Aussitôt ce furent des clameurs, des sanglots, des gémissements, et Maria, tout en prodiguant des soins à « son enfant », ayant laissé échapper ces mots:

— Pour sûr, c'est la faute au monsieur de Paris!

Peu s'en fallut que Gustave, et Laurent aussi, quoique fort innocent de l'accident arrivé à mamzelle Nini, ne fussent assommés par les nègres.

Heureusement les contre-maitres intervinrent et éloignèrent les turbulents, disant que mamzelle Nini allait mieux.

Gustave, agenouillé devant la jeune fille, la suppliait de revenir à elle. Le premier sourire de Caroline fut pour lui.

— Eh bien, dit à demi-voix Laurent à son ami, tandis que la nourrice emmenait sa jeune maîtresse, diras-tu encore qu'elle est coquette, qu'elle n'a pas de cœur, qu'elle est incapable d'éprouver un sentiment sérieux?

— Comment pourra-t-elle jamais me pardonner de l'avoir si mal jugée? murmura Gustave, répondant plutôt à sa propre pensée qu'à la réflexion de Laurent.

Les deux jeunes gens avaient oublié la présence de M. Servan qui, après le départ de sa petite-fille, s'était assis dans un fauteuil et les observait avec attention.

Le changement qui s'était opéré dans la physionomie du vieillard était cependant digne de remarque. Toute trace d'affaiblissement moral avait disparu chez lui; ses yeux étaient animés par la flamme vive et brillante d'une intelligence peu ordinaire; c'était presque une résurrection.

— Je comprends tout maintenant, murmura-t-il. Oh! pauvre, pauvre chère enfant! Messieurs, ajouta-t-il plus haut, en se levant et en s'avançant vers ses hôtes, je désirerais avoir avec vous — avec vous deux — un entretien sérieux. Vous plaît-il de m'accompagner dans mon cabinet de travail?

Les jeunes gens s'inclinèrent et le suivirent.

En entrant dans le cabinet, la première chose qu'il aperçut fut

le château de cartes, laborieusement et patiemment édifié par lui le matin même.

A cette vue, un nuage assombrit son front, et son visage se couvrit d'une légère rougeur. Mais, d'un revers de main faisant voler les cartes à l'autre bout de la chambre, il s'assit, et faisant signe à ses hôtes de l'imiter, il leur dit :

— Maintenant, messieurs, expliquons-nous loyalement comme il convient entre gens d'honneur.

V

OPINION DÉFINITIVE DE GUSTAVE MOREL AU SUJET DE SON IDÉAL.

— L'IDÉAL DE MAMZELLE NINI.

M. Servan avait fait preuve d'une grande sagesse en admettant Laurent en tiers dans l'entretien qu'il voulait avoir avec Gustave. Ce dernier était tellement bouleversé par ce qui venait de se passer que, sans l'intervention de son ami, il aurait été impossible d'obtenir de lui non-seulement une parole raisonnable, mais même un instant d'attention.

Laurent, toujours observateur, était vivement intéressé par l'espèce de résurrection à laquelle il lui était donné d'assister. Le changement qui venait presque soudainement de s'opérer chez le grand-père de Caroline était en effet merveilleux. Le ton du vieillard était grave, ses manières imposantes commandaient le respect, et l'émotion contenue avec laquelle il leur parlait de sa petite-fille causait à ses deux auditeurs un attendrissement involontaire.

Après leur avoir raconté l'enfance de Caroline, les terribles scènes dont l'habitation avait été le théâtre, le dévouement des nègres et la façon dont la jeune fille avait été amenée à remplir, dès l'enfance, les graves devoirs d'une maîtresse de maison et d'un chef de famille, M. Servan ajouta :

— L'accident qui vient d'arriver à Caroline et qui m'a si vivement impressionné a produit en moi, je le sens, une commotion salutaire. Je comprends maintenant — je ne le comprenais pas hier — tout le dévouement, toute l'abnégation dont ma petite-fille a fait preuve envers moi. J'avais perdu la mémoire, — peut-être devrais-je dire la raison, — je voyais toujours en Caroline une enfant comme elle l'était au moment de l'horrible catastrophe qui l'a faite orpheline. Cependant, par une bizarre contradiction que le trouble de mon esprit peut seul expliquer, je m'en remettais à elle du soin de régler toutes les affaires importantes ; j'avais en quelque sorte conscience de l'état de faiblesse morale où j'étais réduit, et je me fiais à elle bien plus qu'à moi-même lorsqu'il s'agissait de prendre quelque décision. Avec une patience, une douceur vraiment angéliques, la chère enfant supportait toutes ces fantaisies d'un esprit malade. Après avoir fait preuve d'une véritable supériorité d'intelligence en mettant ordre à des affaires qui auraient embarrassé bien des hommes prétendument expérimentés, elle ne témoignait pas d'humeur lorsque je la grondais comme si elle eût été un enfant incapable de se conduire par elle-même. Jamais sa bonté, sa douceur envers moi ne se sont démenties. Aujourd'hui, Dieu daigne faire un miracle en ma faveur et me rendre la raison que j'avais perdue ; mais combien de temps sa main miséricordieuse s'étendra-t-elle sur moi ? Je l'ignore. Il se peut que bientôt mon intelligence s'obscurcisse de nouveau, et cette fois pour toujours. Je dois donc me hâter d'employer les jours de grâce que le Seigneur m'accorde à assurer l'avenir de l'enfant qui s'est dévouée pour moi. Si j'avais eu toute ma raison, je n'aurais pas commis l'imprudence de vous recevoir chez moi, messieurs. Je n'ai point à vous faire mystère d'une vérité que la scène dont vous venez d'être témoins ne vous a que trop clairement révélée. Je veux croire, monsieur Morel, que les illusions dont s'était bercée ma pauvre enfant viennent d'elle seule, et que vous n'avez pas à vous reprocher d'avoir cherché une

indigne et cruelle distraction en troublant cette âme si aimante et si pure, digne de tout votre respect. Mais... mon enfant souffre, elle souffre à cause de vous ; et, tout en vous pardonnant le mal que vous lui avez fait, involontairement, je l'espère, je vous demande, monsieur, d'avancer l'heure de votre départ. J'ai hâte, vous le comprenez, de vous voir quitter cette demeure, si paisible avant votre arrivée et si désolée maintenant.

A plusieurs reprises, Gustave avait tenté d'interrompre M. Servan, mais celui-ci, l'arrêtant du geste, avait continué à parler du même ton ému et solennel. En terminant, il fit un pas vers la porte comme pour congédier ses hôtes.

— A votre tour, monsieur, écoutez-moi ! s'écria Gustave qui, cette fois, complètement dominé par une émotion poignante et ne se préoccupant nullement de l'effet qu'il produisait, saisit la main du vieillard devant lequel il parut prêt à s'agenouiller. A votre tour écoutez-moi et pardonnez-moi ! J'aime mademoiselle Caroline ! mon vœu le plus cher serait d'obtenir sa main ! Ce matin, j'allais le lui dire quand un déplorable malentendu m'a fait croire que je lui étais odieux. Désespéré, ne pouvant supporter la pensée de rester plus longtemps ici, où tous mes rêves de bonheur avaient abouti à une si pénible déception, je suis venu prendre congé de vous. Vous savez le reste, monsieur ; l'émotion de votre petite-fille, à la nouvelle de mon départ pour la France, me donne un espoir auquel pourtant je n'ose encore m'abandonner. J'attends un mot de vous ; un mot de pardon, un mot qui me permette de vous nommer mon père.

L'accent suppliant du jeune homme, les larmes qui baignaient son visage et qu'il ne cherchait point à dissimuler parurent vivement impressionner M. Servan.

Laurent, assis en face d'eux, les contemplait avec une physiologie rayonnante, car leur émotion lui disait clairement que les chagrins de son ami et de « mamzelle Nini » touchaient à leur fin.

M. Servan, relevant Gustave, l'embrassa avec une effusion toute paternelle.

— Il ne faut pas, dit-il presque aussitôt, que mon enfant soit triste un seul instant de plus. Je veux lui faire part — officiellement — de votre demande. Vous, mon fils, — il appuya sur ces deux mots, — écrivez au capitaine Morel pour le prier de venir nous rejoindre ici ; nous enverrons ce soir même un messager lui porter votre lettre.

Gustave, resté seul avec le peintre, s'abandonna sans contrainte aux transports de joie les plus extravagants.

— Elle sera ma femme ! s'écria-t-il, elle m'aime ! Tu vois bien qu'elle m'aime, puisque son grand-père lui-même s'en est aperçu ! Ai-je été assez fou, assez aveugle ? Quel ange de douceur et de dévouement ! quelle noble et affectueuse nature ! Comment ai-je pu la méconnaître ? comment ai-je pu jamais douter d'elle ? J'ai honte de ma stupidité, je voudrais me battre tant je suis furieux contre moi-même !

Laurent écoutait ces divagations le plus tranquillement du monde, se bornant à sourire d'un air tant soit peu narquois en se rappelant tout ce que Gustave lui avait dit maintes fois, et le matin encore, contre mademoiselle Nini.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, l'un à déraisonner, l'autre à l'écouter, un certain mouvement qui se fit tout à coup dans la galerie précédant la grande case attira leur attention, et Laurent, faisant signe à son compagnon de se taire, passa dans le salon dont il alla ouvrir la porte.

— Si je ne me trompe, dit-il en revenant presque aussitôt, nous aurons maintenant à compter avec les nègres qui ne paraissent pas très-désireux d'avoir un nouveau maître.

Gustave éclata de rire.

— Bravo ! s'écria-t-il, nous allons nous amuser ! Tu vas voir comme je saurai leur faire entendre raison ! A ton retour à Paris — où je ne te suivrai pas, cher ami — tu auras une

anecdote de plus à raconter, et ce ne sera pas la moins intéressante.

Trop surexcité par la joie pour écouter les remontrances de son ami, Gustave à son tour allait ouvrir la porte du salon. Il trouva dans la galerie la nourrice Maria et son mari, suivis d'une demi-douzaine de nègres, les plus âgés de l'habitation et les plus estimés à cause de leur conduite irréprochable.

— Que voulez-vous ? leur demanda-t-il d'un ton de bonne humeur, qui parut causer à Maria un véritable courroux.

— Nous voulons parler un mot à massa, répondit Scipion après une seconde d'hésitation, qui lui valut de la part de sa femme un regard indigné.

— Parlez, mes enfants ! fit Gustave toujours du même ton jovial. Entrez par ici et racontez-moi votre affaire.

Il revint dans le salon, où il s'assit, pour écouter Scipion et Maria qui l'avaient suivi. Les autres nègres étaient demeurés dans la galerie dont la porte restait ouverte.

— Après le drame, la comédie, pensa Laurent jouissant délicieusement du spectacle qui lui était offert, quoiqu'il ne fût pas sans appréhender un peu de voir cette scène devenir plus grave que le début ne semblait l'annoncer.

Scipion avait, évidemment, été chargé de porter la parole. Mais la mission délicate qu'on lui avait confiée semblait l'embarrasser beaucoup, et son hésitation se prolongea tellement que Maria, impatientée, se mit à parler à sa place.

— Massa Morel, dit-elle avec une volubilité qui trahissait, chez elle aussi, un certain trouble ; massa Morel, mamzelle Nini est la plus belle, la meilleure dame qui existe, savez-vous ?

— Certes, oui, je le sais ! Dieu me garde de le nier ! s'écria Gustave avec un sincère enthousiasme. Mamzelle Nini est un ange, une perfection ; il faudrait être fou pour ne pas en convenir !

— Ah ! fit d'un air satisfait Scipion reprenant de l'assurance. Et dites, massa Morel, l'habitation n'est-elle pas une jolie habitation ? la sucrerie, la caféière ne sont-elles pas en bon état et bien ordonnées ? Il n'y a pas une plantation où le maître soit plus tranquille ! Bons noirs pas méchants, toujours contents ; pas paresseux, travaillant sans cesse ! Li est heureux, savez-vous, massa Morel ?

— Sans doute, fit Gustave étonné du tour que prenait l'entretien, tandis que Laurent, aussi surpris que lui, se demandait où les noirs voulaient en venir.

— Et, reprit Maria, dont les pensées se reportaient sans cesse vers l'enfant qu'elle avait nourrie ; et dites, massa, est-ce que mamzelle Nini ne sera pas une bonne femme ? Est-ce qu'elle est méchante, croyez-vous ? Est-ce qu'elle ne rendra pas son mari heureux ? Est-ce qu'elle n'est pas assez riche ?

Emportée par la violence de ses émotions, Maria parlait si vite que l'oreille avait peine à suivre ses paroles. Elle aurait encore pendant longtemps peut-être continué sur ce ton, si Gustave, poussé à bout par ces discours auxquels il ne comprenait rien, ne l'eût brusquement interrompue en s'écriant :

— Mais, grand Dieu ! qui songe à nier les qualités de mamzelle Nini ? Ce n'est assurément pas moi ! Que voulez-vous ? que demandez-vous ? Pourquoi toutes ces questions ? Est-ce parce que vous avez peur que j'épouse Caroline et que je sois pour vous un mauvais maître ?

A ces mots, un seurd murmure se fit entendre parmi les nègres restés dans la galerie. Scipion secoua la tête à droite et à gauche par un mouvement d'énergique dénégation, et Maria s'écria, tout en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier de batiste :

— Eh ! non, massa, nous voulons dire seulement : nous tous aimons mamzelle Nini, nous ne voulons pas voir mamzelle Nini malheureuse ! Soyez le mari de mamzelle Nini et battez les noirs, et soyez mauvais maître ! Tous les noirs nous envoient vous promettre que jamais ils ne feront de révolte à l'habitation, pourvu seulement que vous soyez bon pour mamzelle Nini.

Laurent et Gustave se regardèrent. L'émotion que tous deux éprouvaient en présence de ce dévouement sublime, si grand dans sa naïve simplicité, les serrait en quelque sorte à la gorge et les empêchait de prononcer une parole.

— Vous ne voulez pas, massa ? demanda Scipion, inquiet de ce silence et repoussant doucement sa femme, déjà prête à s'avancer, menaçante, pour injurier celui qui dédaignait « son enfant ».

— Eh ! mes braves gens, rassurez-vous ! s'écria enfin Gustave ; j'adore mademoiselle Nini ; je l'épouse, et je vous promets que vous ne serez ni battus ni maltraités ! En un mot, vous serez traités comme vous l'avez été jusqu'à présent.

Scipion et Maria le regardaient d'un air incrédule. Cette dernière surtout qui, moins d'une heure auparavant, avait laissé Caroline triste et malade et qui, d'accord avec son mari, avait décidé les nègres à faire auprès de l'étranger une démarche suprême pour rendre la tranquillité à mamzelle Nini, ne pouvait en croire ses oreilles.

Il fallut que Laurent intervint pour lui expliquer que tout était arrangé avec M. Servan, qu'il était allé annoncer cette nouvelle à sa petite-fille, et que les nègres de l'habitation seraient traités aussi doucement par Gustave qu'ils l'avaient été par mamzelle Nini elle-même.

Dès que les nègres eurent enfin compris la vérité, ce fut une explosion de joie si bruyante que les deux amis se crurent un instant menacés de devenir sourds. Les cris, les chants, les rires, les vociférations, les danses et les gambades qui accueillirent la déclaration formelle du peintre causèrent un tel tumulte, que M. Servan, inquiet, sortit de la chambre de Caroline pour apprendre la cause de ce vacarme.

Il la connut bientôt, car la nourrice, presque folle de joie, se précipita dans la chambre au moment où il ouvrait la porte. Elle lui raconta, ainsi qu'à sa petite-fille, ce qui venait de se passer, non sans entremêler le récit, selon son habitude, de force exclamations et réflexions plus ou moins étranges au sujet.

Caroline, encore un peu pâle, descendit, appuyée au bras de M. Servan, pour rejoindre Gustave. Celui-ci, dès qu'il l'aperçut, s'avança vivement à sa rencontre.

— Pourrez-vous jamais me pardonner de vous avoir méconnue ? dit-il.

— Tu pardones bien à mademoiselle de ne pas ressembler à ton idéal, fit Laurent avec malice.

Si Gustave avait pu d'un regard foudroyer son ami, il l'aurait certainement fait en ce moment. Mais, à sa grande surprise, mamzelle Nini, au lieu de lui demander une explication, rougit et répondit en souriant :

— Vous aviez donc un idéal, monsieur Gustave ; un idéal qui ne me ressemble pas ? Eh bien, ceci ne m'inquiète pas le moins du monde, et M. Laurent doit être bien puni de sa malice en voyant qu'elle ne produit pas l'effet qu'il en attendait.

— Il n'est pas étonnant, murmura Gustave, que tout le monde adore mamzelle Nini ?

— Trêve de compliments, intervint M. Servan. Je suppose que votre lettre pour votre oncle doit être prête. Donnez-la-moi, je vais la lui envoyer.

Gustave se frappa le front.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, je l'ai complètement oubliée ! Mais je cours l'écrire ! Dans cinq minutes je vous l'apporte.

Il courut, en effet, et renversa le plateau couvert de sorbets et autres rafraîchissements que Maria allait poser sur la table.

Cet accident fit rire la négresse à gorge déployée.

— Bon massa, le monsieur de France, dit-elle en montrant ses dents blanches, li rendra mon enfant heureuse !

Le capitaine Morel, dont le plus vif désir était de voir son neveu marié, fut enchanté en apprenant qu'il allait épouser mamzelle Nini.

— Et ton idéal? lui dit-il quelques jours plus tard, tu n'y penses plus?

— Il est fort heureux pour moi, répondit Gustave en riant, que je n'aie jamais rencontré de femme ressemblant quelque peu à cet idéal ridicule; j'aurais été capable de l'épouser, et bien certainement je n'aurais pas tardé à m'en repentir, car il n'y a au monde qu'une seule femme digne d'être aimée: c'est Caroline.

— Puisqu'il faut absolument que tu déraisonnes, mon garçon, remarqua philosophiquement son oncle, je préfère encore cette extravagance à celle qui te faisait chercher l'original d'un portrait qui existait seulement dans ton imagination.

Comme le capitaine Morel voulait absolument assister au mariage de Gustave, il fut convenu que le départ de l'*Atlantique* n'aurait lieu qu'après la cérémonie.

Et la cérémonie fut brillante. Les plus notables parmi les habitants de Rio se firent un devoir et un honneur d'y assister; puis tout l'équipage de l'*Atlantique* et la plus grande partie des marins en ce moment à Rio; puis tous les nègres de l'habitation, vêtus de neuf des pieds à la tête, portant des bouquets et témoignant bruyamment leur joie du mariage de « mamzelle Nini ».

Caroline était ravissante avec sa simple robe de mousseline des Indes, et son aëul paraissait avoir retrouvé, pour conduire la jeune fille à l'autel, toute sa force et son intelligence d'autrefois. Jamais sa démarche n'avait été plus imposante, jamais son regard n'avait eu plus d'éclat; et tous ceux qui l'avaient connu avant ses malheurs le retrouvaient presque tel qu'ils l'avaient vu jadis.

— Quelle bonne idée a eue mon oncle de nous emmener à Rio! dit Gustave à son ami quelques jours après le mariage, tout en aidant le peintre à emballer ses toiles, ses pinceaux et ses couleurs; car cette fois le jour du départ de l'*Atlantique* était fixé d'une manière irrévocable.

— Je t'admire! répondit celui-ci d'un ton moitié plaisant, moitié grondeur. Je voudrais bien savoir en quoi, pour ma part, j'ai tant à me féliciter de cette bonne idée! Si nous n'étions pas venus à Rio, tu n'aurais jamais connu mamzelle Nini — pardon, madame Gustave Morel — et aujourd'hui je ne perdrais pas mon ami.

— Est-ce que tu le perds? Suis-je moins ton ami parce que j'ai épousé Caroline? Sois juste.

— Hum! Es-tu moins mon ami! D'abord, alors même que tu me conserverais ton amitié, tu ne serais plus mon compagnon, mon camarade, puisque je retourne à Paris et que tu restes ici. Ensuite... eh bien, après tout, pourquoi ne le dirais-je pas? Oui, tu es moins mon ami; l'amour a chassé l'amitié! Malgré ta confiance en moi, tu ressembles à ces avarés qui tremblent toujours qu'on ne leur enlève leur trésor! L'autre jour, tu as paru presque contrarié lorsque, croyant te faire plaisir, je t'ai offert d'esquisser le portrait de madame Morel. Maintenant encore, si je te proposais de rester ici jusqu'au prochain voyage de l'*Atlantique*, accepterais-tu volontiers cette proposition?

Laurent, posant sur une chaise la toile qu'il tenait à la main, se mit à observer attentivement Gustave. Celui-ci paraissait extrêmement embarrassé et quelque peu confus.

— Pourquoi me dis-tu cela? fit-il avec une gaieté forcée. Tu sais bien qu'à Paris seulement tu peux arriver à la renommée que tu ambitionnes et qui est due à ton talent. Malgré tout le plaisir que j'aurais à jouir de ta société, je ne suis point assez égoïste pour vouloir que tu me sacrifies ton avenir.

Laurent le contempla un instant. La bonne humeur mêlée d'un peu de causticité, qui lui était habituelle, avait fait place, en ce moment, à une expression de tristesse profonde.

— Soit, dit-il enfin, tu as raison; Gustave, il vaut mieux que je parte, car, si je restais, tu finirais par douter de moi et peut-être de ta femme. Mais j'ai raison, moi aussi, en disant que j'ai perdu mon ami.

— Pardonne-moi, reprit vivement Gustave, se reprochant déjà les paroles qu'il venait de prononcer. Pardonne-moi, je suis fou, j'en conviens; mais je l'aime tant que, comme tu dis, je ressemble à un avare, je suis prêt à soupçonner tout le monde de vouloir m'enlever mon trésor. Il est impossible de voir Caroline sans l'aimer.

Marie GUERRIER DE HAUPT.

(La fin au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Il n'est point de bon conseil pour un sot.

DIDEROT.

Beaucoup de gens traitent leurs amis comme les cartes, qu'ils jettent quand la partie est finie et même quand ils l'ont gagnée.

BEAUCHÈNE.

Il serait digne de mépris, comme un être inutile, celui qui ne reconnaît pas les bienfaits en mourant pour son bienfaiteur.

(Légende des Quarante-sept Rôles.)

La vie s'allume et s'aimante à la vie, s'éteint par l'isolement. Plus elle se mêle aux vies différentes d'elle-même, plus elle devient solidaire des autres existences, et plus elle existe avec force, avec fécondité.

MICHELET.

La hauteur des sentiments est en raison directe de la profondeur de l'intelligence. Le cœur et l'esprit sont les deux plateaux d'une balance. Plongez l'esprit dans l'étude, vous élevez le cœur dans les cieux.

VICTOR HUGO.

On ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or.

(Proverbe arabe.)

AVIS A NOS ABONNÉES

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et sa expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.